

## Compte rendu de la Soirée-débat du jeudi 16 novembre 2023

Thème : « **Est-il nécessaire de savoir avant d'agir ?** »

36 personnes ont participé au débat, 4 ont demandé d'excuser leur absence

Jean-Pierre MOREAU souhaite la bienvenue aux participants, en particulier aux personnes qui viennent pour la première fois. Il rappelle comment est constitué le calendrier des soirées-débats : à partir des propositions de tous les correspondants de l'association, une liste de thèmes est soumise au vote des adhérents. Les sujets ayant reçu le plus de voix sont retenus. Dans ce fonctionnement démocratique, il est important de respecter la formulation des suggestions : aujourd'hui, la question aurait pu être « Faut-il réfléchir avant d'agir ? », mais cela n'aurait pas orienté le débat sur le même chemin. Les mots et leur assemblage dans la phrase changent la nature de la réflexion.

Cette manière de procéder donne aussi du poids aux membres de l'association.

Quelques règles de fonctionnement du débat sont rappelées, notamment, écouter les autres et s'exprimer chacun son tour.

Aujourd'hui c'est Ameziane CHEFAI qui introduira le sujet et c'est Gaston QUINCIEUX qui distribuera la parole.

### Rappel des objectifs et méthodes des soirées-débats

#### 1 - Objectifs :

- La réflexion n'est pas réservée aux spécialistes de la philosophie. Chacun, quel que soit son parcours et ses études est légitime pour penser sa vie.

- Nos rencontres répondent à un besoin partagé d'analyser et de comprendre ce que nous vivons ici et maintenant, un profond besoin de prendre de la distance et du temps face aux informations accélérées des média. Un besoin de discuter sans arrière-pensée, sans intérêt caché. Une soif d'authenticité.

- Les soirées-débat et les conférences ont pour objectif de nous permettre de réfléchir sur les questions fondamentales, telles que celles du sens de la vie et de réfléchir sur les problèmes de société.

Il s'agit de :

- apprendre à penser avec rigueur, grâce au débat, au dialogue
- apprendre avec le débat, dans la confrontation avec l'avis des autres
- s'entraîner à l'analyse critique
- apprendre à exprimer sa pensée pour la rendre plus claire
- s'appuyer sur l'histoire de la philosophie pour affermir la réflexion

#### 2 - Méthode :

Les règles adoptées par Philo & Partage concernent essentiellement l'organisation de la prise de parole :

- demander la parole, attendre qu'elle vous soit accordée pour parler
- l'écoute mutuelle, finir par se convaincre que « je » n'ai pas toujours raison tout seul
- admettre que les autres peuvent penser intelligemment.

## Introduction de Ameziane CHEFAI : « Est-il nécessaire de savoir avant d'agir ? »

*Ameziane débute son intervention par deux anecdotes « L'infirmière et la brouette » qui se plaint d'agir sans savoir pour quoi et « Les philo-cognitifs complexes » qui sont tellement avides de connaissances qu'ils bloqués dans l'action.*

La question posée ce soir est sans aucun doute assez ardue.

On y parle de l'action qui est un champ de la philosophie très ancien mais toujours d'actualité.

Aristote définit le bonheur comme la réalisation d'actions conformes à la vertu. Il inclut dans cette vertu la phronesis, terme traduit par prudence, sagacité ou savoir pratique. Pour Aristote, donc, une action, pour être vertueuse (c'est à dire : éthique, morale) doit être pratiquée avec un savoir.

La question est donc close dès l'antiquité. Mais il ne faut pas que cela nous empêche de raisonner un peu sur cette question.

On pourrait prendre un axe simple : celui de la conscience que nous avons nous de nos actes. Savons nous ce que nous faisons ? Ethique de l'action.

- Dans quel but ? C'est l'intentionnalité de l'action, faire "sens".

- Avec quelles conséquences ? C'est la responsabilité de l'action

Il y a là de quoi remplir une bonne semaine de colloque : philosophie de l'action.

Est-il nécessaire de savoir **avant d'agir** ?

On peut supposer que la pensée précède l'action. On peut l'espérer d'une façon générale. Parfois, cette action n'est rien d'autre qu'un réflexe, au sens biologique. Un réflexe est une action qui ne nécessite qu'un simple choc sur le tendon, il n'utilise qu'un neurone récepteur, un neurone moteur et un troisième qui fait le lien au niveau de la moelle. Pas besoin de cerveau pour ça, c'est l'expérience de la grenouille décérébrée de nos cours de Sciences.

Le sursaut lorsque survient un bruit violent est également une action réflexe un peu plus élaborée, il n'utilise guère plus de neurones.

Ces réflexes n'utilisent pas les circuits neuronaux de la conscience ce qui leur confère une rapidité fulgurante. En quelques fractions de seconde l'être est entièrement mobilisé, son corps, son métabolisme, toutes ses ressources sont prêtes à la riposte la plus violente.

Les actions automatisées telles que la marche, la course mais aussi beaucoup d'activités routinières se passent d'un contrôle exhaustif. Nous n'avons pas la conscience claire de tous les systèmes mis en jeu, ce sont des procédures en quelque sorte, des process. Nous savons simplement que nous marchons, où nous allons, par quel chemin et à quelle vitesse.

Toutes ces actions automatiques, sont l'héritage de la longue évolution darwinienne. Elles ont favorisé la survie des animaux capables de réagir au dixième de seconde sans savoir quel danger les menaçait ou s'il y avait même un danger.

Mais l'action dont nous parlons ce soir passe par la conscience, en général.

Je dis en général, car beaucoup de nos actions ne sont basées que sur la répétition, l'imitation, le comportement collectif, tout comme le font les troupeaux de moutons, les essaims d'abeilles, les vols d'oiseaux ou les bancs de poissons. Il en est de même pour le comportement des foules dans les stades, concerts ou meetings politiques. Ne négligeons pas toutes ces actions automatisées, elles sont omniprésentes dans notre façon d'agir mais aussi de réfléchir, d'élaborer des pensées et d'apprendre.

Il y a donc des circonstances, assez fréquentes, où le savoir ou au moins la réflexion n'est pas indispensable à l'action. Pour ces actions là, il y a bien un savoir préalable mais ce n'est qu'un acquis ancien que nous allons utiliser de façon inconsciente ou presque.

Arrivons en à l'action pensée, réfléchie.

Il semble évident à tout le monde qu'agir sans savoir n'est pas très souhaitable. Vous préférez tous, vous faire opérer par un chirurgien qui a bien suivi tout son cursus universitaire et qui a ensuite entretenu son savoir par une bonne formation continue. C'est la raison pour laquelle les études de médecine sont si longues : réduire le risque en faisant reculer l'ignorance. Vous préférez prendre un bus ou un avion piloté par des gens expérimentés et compétents ; raison pour laquelle ces conducteurs professionnels sont si contrôlés.

Mais alors pourquoi confie-t-on des armes à feu à de jeunes policiers ou gendarmes formés en 6 mois ou un an ? Pourquoi pratiquement toutes les armées du monde enrôlent de très jeunes soldats ? N'est-ce pas une certaine inconscience, voire une ignorance du danger qui est recherchée ? Est-ce que des bataillons de cinquantenaires feraient une armée très combative ? Dans les entreprises, pourquoi se méfie-t-on un peu des seniors (en dehors du fait qu'ils coûtent cher) ? Ils ont un savoir professionnel certain mais peut être moins de hardiesse que des jeunes moins expérimentés ?

### Est-il nécessaire de savoir avant d'agir ? De l'éthique de l'action.

Sur quel savoir appuyer ses actions ? Est-ce une simple accumulation de connaissances, plus ou moins maîtrisées et assimilées ? Ce serait, dans ce cas, de l'information, pas du savoir. C'est ce que tout le monde peut trouver très facilement sur un moteur de recherche. On peut dire que l'accès à cette information n'a jamais été aussi facile, on peut s'en féliciter c'était un des buts de l'internet à ses débuts. Il est à craindre que le remplacement du savoir (connaissance) par cette information (métadonnées non digérées) crée peut être des savants idiots qui agissent en pensant savoir ... Des têtes bien pleines plutôt que bien faites : un peu ma définition personnelle de l'IA...

Est-ce le savoir institutionnalisé ? Celui qui devient une norme, une règle et parfois un dogme et qui tend à uniformiser les individus dans leur pensée et ainsi certainement dans leurs actes. Ce savoir là résulte d'un consensus ou bien est imposé verticalement par un pouvoir. Son intérêt est de mettre presque tout le monde en phase. Le danger est d'en arriver à tous répéter indéfiniment la même erreur pendant des années en étant tout à fait légitimes, c'est à dire dans le cadre de la loi généralement admise. C'est la raison pour laquelle le Soleil a longtemps tourné autour de la Terre.

Ce savoir peut être une maîtrise technique, un savoir faire, une habileté adaptative, une capacité d'improvisation, en clair un savoir reposant sur une expérience large ?

C'est le cas du chirurgien qui, malgré sa longue formation et sa longue expérience, ouvre parfois sans avoir ce qu'il va trouver mais pense qu'il saura s'adapter.

C'est le cas du gendarme d'élite du GIGN dont la formation élitiste le prépare justement à l'imprévu.

Il s'agit là aussi d'un savoir acquis mais surtout digéré, soumis à l'expérimentation répétée, analysé dans ses avantages et défauts. Il n'a rien de l'aventurier, pas de prise de risque. Son défaut principal est d'être le fruit de la réflexion d'une seule personne ( ou d'un groupe restreint ), non soumis à la contradiction. En clair, il peut être erroné depuis le début et se perpétuer très longtemps...

### Quand est on sûr de savoir ? De la légitimité

Qui décidera que le savoir est suffisant pour autoriser une activité ? Quelle est la légitimité de celui qui agit et d'où lui vient elle ? Dans le meilleur des cas, c'est la collectivité qui décide : les enseignants, les pouvoirs publics, les entreprises (période d'essai, mise en situation, accompagnement de tuteurs etc.). On se trouve alors, diplômé, labellisé, certifié, conforme à la législation ou aux normes. Cette légitimation a quelle fonction : s'assurer effectivement que la chose sera bien faite ou bien seulement qu'elle sera inscrite dans un cadre réglementé ? Mais il faut reconnaître que c'est le plus souvent nous-même qui estimons avoir ce savoir nécessaire, et ça peut aller du total manque d'assurance à l'inconscience la plus irresponsable.

L'action en elle-même est une source d'expérience et donc de savoir. On apprend de ses erreurs, on apprend de la diversité des cas et des situations. À l'occasion, l'action peut nous amener devant les limites de notre savoir, ce qui est toujours une chose saine. Tout apprentissage passera à un moment où un autre par cette phase délicate de la mise en action. C'est toute la science du formateur que d'être présent, rassurant mais attentif lors de ce lâcher prise indispensable dans tout processus pédagogique.

A l'inverse, l'action, surtout quand elle est répétitive, routinière peut aboutir à une perte de savoir. On se retrouve à agir sans réflexion, sans questionnement, finalement presque dans l'automatisme, le réflexe, devenant aussi sot qu'une machine. On peut faire la même réflexion à propos de ce nouveau paradigme de l'action, cette version profane du rituel religieux : la procédure. Si elles présentent d'indéniables avantages en termes de rationalisation, de gains de production, de standardisation et de normativité, les procédures et surtout leur extension à toutes les activités humaines exposent à des risques non négligeables. C'est peut être la plus belle imposture de nos temps modernes avec le culte de l'individu.

Ainsi, il s'avère que ce savoir qui semble un préalable utile pour ne pas dire nécessaire à l'action n'est pas suffisant

L'exemple de la musique est édifiant. Où est passée l'improvisation dans l'enseignement officiel de la musique ? Le musicien ne se lance qu'après des heures de répétition d'une partition strictement fidèle à l'original et souvent sans comprendre ce qu'il joue. Sa marge de manoeuvre se limite à l'expression de nuances, uniquement celles qui sont inscrites sous la portée par le compositeur lui-même.

Quel risque, quel danger, à agir sans savoir ? De la responsabilité.

Il est certain que l'action sans le savoir expose au risque d'erreur, potentiellement grave. C'est le cas dans la plupart des secteurs d'activité.

Le danger est double :

- S'exposer soi-même ou autrui à des inconvénients plus ou moins graves et parfois même gravissimes (chirurgien, pilote d'avion ...)

- S'exposer au non respect du principe de précaution. C'est là un risque d'un type nouveau très en vogue car très médiatisé. Il nous vient des États Unis, pays démocratique et hautement capitaliste où tout se négocie. On y on marchande les indemnisations des accidents médicaux et chirurgicaux, les défaillances automobiles, les cancers du poumon attribués au tabac, bref, tout ce qui peut se marchandiser. Ne nous moquons pas, c'est quelque chose qui peut nous arriver assez rapidement, nous en prenons le chemin.

Prenons l'exemple des médicaments de la pharmacopée française. Nous avons utilisé pendant des dizaines d'années des produits peu ou pas efficaces avant qu'on nous démontre sans discussion possible que leurs seuls effets réels étaient des effets secondaires. En pratique médicale le code de déontologie se voit détrôné par le code de la Santé et les recommandations des Sociétés Savantes. Dans le bâtiment, les certifications de bureaux études s'ajoutent au code du BTP.

Il ne faut pas jeter ce principe de précaution à la poubelle : il protège en premier lieu le consommateur, c'est sa fonction principale. La fonction seconde est de protéger le professionnel qui ne sera pas inquiété s'il a bien respecté la notice d'utilisation. Le respect de cette procédure deviendra parfois plus important que le respect de la personne qui est en l'occurrence la victime.

Quand peut-on agir sans savoir ? Le droit à l'erreur.

En chorale, on se lance dans le chant sans le connaître et les voix qui vous entourent pallient ce non savoir. Christophe Colomb est parti vers l'Ouest pour rejoindre les Indes, contre le savoir de l'époque.

Ibn Arabi s'est élevé contre de dogme de Galien qui affirmait que sang veineux et sang artériel ne se mélangeaient pas. Il l'a fait parce qu'il a fait confiance à la puissance de son raisonnement et parce qu'il n'y avait pas de dogmatisme dans le monde scientifique arabo-persan de son époque.

Cela pose la question délicate de la transgression qui est une question universelle. Dans le monde scientifique, le doute est érigé en valeur essentielle. Si on savait tout on ne chercherait plus, ça signifie que la recherche implique de remettre en cause toute vérité acquise pour se lancer dans l'inconnu de l'observation et de l'expérimentation.

Dans les autres domaines la transgression, le pas de côté et le saut dans l'inconnu, c'est une autre paire de manches. C'est pourtant ainsi que ce mode avance !

Comme souvent la vérité sort de la bouche des artistes : Pierre Soulages : "C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche."

---

## **Synthèse des différentes interventions du débat**

(Réalisée par Nicolas JOUFFRAY à partir d'un enregistrement audio)

La question du jour nous a permis d'interroger le fonctionnement du cerveau, dans le pilotage de nos actions. D'un côté l'arc REFLEXE médullaire suffirait à se passer du cerveau via les réflexes (pas besoin de réfléchir pour marcher au pas), et de l'autre, le cortex préfrontal, lui, permettrait l'analyse et la gestion des connaissances pour l'action ; entre les deux siégerait le système limbique, qui gère les émotions, entre le stimulus et l'action...

Où placer le savoir, avant de le mettre en vis-à-vis de l'action ? Comment le distinguer des émotions, des intuitions, des connaissances, des informations, de la spontanéité, du raisonnement, de l'expérience, du talent, de l'instinct ou encore de la croyance...

Dans certains milieux professionnels, le savoir se rapproche de plus en plus des EMOTIONS. Les DRH interrogent désormais les salariés sur leur ressenti. On sait que la peur est une émotion qui peut dicter certaines de nos actions (la peur d'une araignée précède la réflexion sur le danger réel de l'araignée). D'aucuns considèrent même que l'être humain serait piloté à 80 % par ses émotions et son inconscient. Mais est-ce que ressentir une émotion est un savoir ? Une émotion ne nous éloigne-t-elle pas au contraire du savoir ? L'émotion peut parfois tromper le jugement, mais rien ne se fait sans passion, et la passion est motrice. Elle est passagère, et peut emmener sur de fausses pistes. Personne n'apprend à devenir parent avant de le devenir ; il s'agit d'apprentissages incidents, "sur le tas", plus proches de l'affection, de l'inné, que de la réflexion. Dans un autre domaine, le Sénat place le débat sur l'immigration sur le registre des "émotions", ce qui peut paraître un peu léger. C'est d'ailleurs ainsi que la société pilote les citoyens, en jouant sur nos émotions, notamment la peur. L'émotion serait ainsi tantôt un concurrent, tantôt un catalyseur du savoir, dans le processus qui prévaut à l'action.

Le savoir, lui, vise à nous éloigner des frontières de l'incertitude. Mais à force de trop réfléchir, on en vient à ne plus distinguer le pour et le contre. C'est peut-être là que l'INTUITION intervient pour nous aider à choisir. Méconnue du point de vue neurologique, l'intuition se rapprocherait de ce que les RH nomment l'intelligence émotionnelle. Elle pourrait être plus "naturelle" qu'une réflexion cartésienne, trop binaire, en prenant la forme d'une "conscience qui n'arriverait pas à la surface", issue d'une somme d'expériences, la somme de ce que l'on est, et qui explique nos goûts. Cette intuition peut conduire à l'action. (Comme Francis Bouygues qui pressentit, contre l'avis de son conseil d'administration, l'intérêt d'investir dans le secteur de la télévision). Aujourd'hui, le développement de l'IA peut constituer une forme d'intuition organisée par stockage et comparaisons, pour aider à la décision (exemple des lésions malignes et bénignes compilées par des logiciels pour analyser des boutons). En comparaison, l'intuition pourrait être la traduction du calcul de notre cerveau, qui viendrait ensuite teinter notre pensée d'une coloration positive ou négative, avant de décider et d'agir. On a pourtant le sentiment que notre cerveau ne se réduit pas à de telles machines, car nombre d'intuitions sont à l'origine de découvertes, et de nouvelles connaissances (l'obstacle épistémologique de BACHELARD). Réflexes et spontanéité sont aussi sources d'actions, et amènent autant d'erreurs, que de découvertes fortuites (micro onde, cartes à puce...). Il ne faut donc pas les exclure, et en ce sens, il n'est pas toujours nécessaire de savoir pour agir. On fait bien des choses d'instinct. Les jeunes disent "on le fait au talent" Marc Twain écrivait " Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait."

Le "savoir avant d'agir" ne renvoie pas non plus à l'expression qui appelle à "réfléchir et à tourner sept fois sa langue dans sa bouche", qui relève plutôt de la sagesse. "Réfléchir" est différent de "savoir" avant d'agir. Depuis Aristote (peut-être Démocrite), on sait qu'il faut réfléchir avant d'agir. On sait aussi que c'est difficile à mettre en œuvre. Le savoir avant d'agir renvoie à une capacité de raisonnement, par recours à la CONNAISSANCE. Celle-ci n'est pas sans importance, car elle constitue un enjeu de pouvoir vis-à-vis de celui qui en est dépossédé. Elle pose aussi la question de sa légitimité (un travailleur dans le nucléaire, ayant peu fait d'études, est-il compétent pour dire si le nucléaire est dangereux ou pas ?). Et que dire des connaissances enfermées dans des protocoles, et des procédures, qui au final, privent les individus de leur liberté d'agir ? Dans un monde complexe, la connaissance est nécessaire, et il est urgent de redonner la pensée à chacun, par l'éducation et l'instruction. Agir sans savoir, ce serait agir sous influences (télévision, Face book, journaux).

Mais savoir, c'est aussi décrypter l'environnement, faut-il le simplifier ou le complexifier ? Quel est le juste milieu pour ne pas être inhibé pour agir ? Notre société est complexe (on sait tout sur le glyphosate, mais on maintient son utilisation néfaste...). Le savoir paraît NECESSAIRE mais il n'est pas SUFFISANT. Quelle est la validité des savoirs face à des actions dont on n'a aucune garantie de résultats vis-à-vis de ce que l'on recherche ? La vie est ponctuée d'aléas, de doutes. Et notre tendance première à agir avant de réfléchir, est constamment renforcée par la "société", qui, souvent, n'encourage pas à chercher à comprendre.



Il s'agirait donc plus d'une boucle entre "savoir" et "agir". On peut même pousser plus loin la question: est-il POSSIBLE de savoir avant d'agir ? La différence entre connaissance et savoir peut s'exprimer ainsi : on produit une connaissance, alors qu'on acquiert un savoir. La connaissance serait comme extérieure à la personne, alors que le savoir serait du côté du vécu, au plus profond de l'individu ; ne dit-on pas que l'on ne sait rien vraiment, tant que l'on ne l'a pas vécu ? Ici, on ne pourrait donc pas savoir avant d'agir, si la question porte sur les résultats de l'action. Si la question porte sur les motifs d'agir, on peut en savoir un peu plus. Dans l'industrie, on se réfère à un savoir collectif, en coopérant à travers des cercles de qualité. C'est CELUI QUI FAIT QUI SAIT (le technicien remplace le chef), car il y a bien des gestes qu'on ne peut faire sans savoir (d'où la prévention contre les accidents). Cette mise en commun des savoirs et cette évaluation rétrospective constitue une régulation au cours de l'action, qui fonctionne en chacun de nous, notamment lorsque la vie n'est pas un fleuve tranquille. Les décisions collectives peuvent aider, en prenant l'avis d'experts, tout en sachant que les experts, à force de savoir beaucoup de choses sur un point très précis, finissent pas savoir tout, sur rien... A l'inverse, dans le domaine du sport de haut niveau par exemple, on sait que les athlètes les plus efficaces, les plus performants sont ceux qui par la somme de leurs connaissances, parviennent à agir avec génie, en faisant preuve sans cesse de leur créativité, jusqu'à créer de nouvelles techniques, donc de nouveaux savoirs.

L'accès à l'information et son partage sont donc importants, mais ce qui compte aussi pour agir, c'est bien sûr le POINT DE VUE d'où l'on se positionne pour prendre des décisions (intérêt, désir, besoins). Cela exige de faire le tri des connaissances pour déterminer celles qui sont justes (Fake news), car que serait la valeur d'une action qui repose sur un savoir faux ? Acquérir un savoir ne peut réussir en faisant l'économie d'une recherche de qualité et de sens de l'action. Selon Anna Harendt, "penser, être conscient, permet de se préserver du mal". Pourtant nombreux sont les exemples contraires, où savoir n'a pas conduit pour autant à de bonnes actions (on sait le respect de la vie mais des enfants sont encore massacrés par des bombes). On peut même dire qu'au regard de la MORALE de l'action, réflexion et action ne vont pas toujours de pair. Dans bien des cas, le savoir peut constituer un frein à l'action, et l'ignorance peut permettre parfois d'adapter son action, chemin faisant, lors de situations d'urgence. (S'il avait su ce qu'il préparait, l'abbé Pierre aurait-il œuvré de la même manière ?).

Il y a aussi une multitude de tâches pour lesquelles on ne réfléchit pas et pour lesquelles on ne veut pas savoir. Il peut y avoir aussi des actions, issues de véritables CROYANCES. On peut penser savoir alors que l'on croit, et le terme "incroyable" si souvent employé, dit combien on vit encore dans un monde de croyance ("Quand on croit détenir la vérité, il faut savoir qu'on le croit, non pas croire qu'on le sait" Jules Lequier). Le rôle des savoirs est bien de lutter contre l'incertitude, contre les croyances (le monde médical du XVII<sup>e</sup> siècle était pétri de savoir intuitif avec la médecine de l'humeur, de l'odeur).

Le savoir est nécessaire dans le but de s'éloigner des croyances, mais il n'est pas suffisant. L'émotion, la morale, l'intuition, l'expérience viennent étayer les actions. D'un côté tout savoir peut restreindre ou empêcher l'action, et de l'autre, le savoir permet de "déplacer" ses propres limites et donner lieu à des actions élevées. L'intuition y prend sans doute sa part, notamment pour activer la créativité dans les domaines artistiques. L'action devient alors une interprétation, qui crée à son tour de nouveaux savoirs qui pourront faire culture et enrichir les connaissances.

Réfléchir à ces questions est une forme de travail que l'on met dans sa hotte, comme un contenu constructif et agrégatif, dont chacun fait ce qu'il veut.

---

Lecture proposée (de 7 à 177 ans) :

- *Comment sais-tu que tu sais ?* Collection Philofolies – Editions du Père Castor